



REVUE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES

Ernst Jünger en Philosophie des relations internationales: du Pluriel à l'Un

Par David Cumin¹

On distingue souvent en Philosophie des relations internationales, la philosophie de l'*universum* ou de « l'unité du monde » et la philosophie du *pluriversum* ou de la « pluralité du monde ». Le célèbre Ernst Jünger (1895-1998) ne fut ni philosophe ni internationaliste ; il fut un guerrier et un écrivain ; pourtant, la trajectoire de sa pensée embrasse tout le champ, du pluriversalisme à l'universalisme politiques. Inversant le cours du temps, le recueil *L'Etat universel* (1960) suivi de *La mobilisation totale* (1930) montre parfaitement l'évolution de notre auteur de l'ultranationalisme² à « l'Etat universel », de l'axiologie de la guerre (*Kriegsideologie*) à la recherche de la paix (*Friedensforschung*), et cela, sur la base de mêmes prémisses nietzschéennes. Ces dernières amènent Jünger à prendre en considération de manière originale la « technique » et le « travail », ainsi qu'à promouvoir le dépassement (*aufhebung*) des nations européennes vers et dans la fédération européenne. A cet égard, la division Est-Ouest, dont il était le témoin, ne marque qu'une transition vers l'unification politique de l'espèce humaine. Ainsi, ce n'est pas la moindre des aventures de Jünger que de traverser ou d'avoir traversé toute la philosophie des relations internationales.

1 La vie et l'œuvre

Les idées d'Ernst Jünger, pour érudit qu'il était, ne procèdent pas d'une spéculation intellectuelle, mais d'une expérience héroïque, qu'il a vécue comme soldat, puis qu'il a transcrite, suivant un style unique, comme écrivain, en érigeant des « figures », celles du Soldat, du Travailleur, du Rebelle, de l'Anarque.

Ernst Jünger est né le 29 mars 1895³ à Heidelberg, aîné d'une famille de cinq enfants, parmi lesquels son frère cadet, Friedrich Georg, qui deviendra l'un de ses compagnons privilégiés. Il

¹ Maître de conférences (HDR) à l'Université Jean Moulin Lyon 3, responsable pédagogique de la Licence Droit-Science politique et du Master Relations internationales à la Faculté de Droit, directeur du CLESID, EA 4586

² « Nous autres nationalistes ne croyons pas aux vérités générales..., à une morale universelle..., à l'humanité comme être collectif. Nous croyons... au conditionnement le plus marqué de la vérité, du droit et de la morale par le temps, l'espace et le sang. Nous croyons à la valeur du particulier », écrivait-il en 1927 dans « Le droit spécial du nationalisme ».

³ L'année de la découverte du rayon X, de l'invention du cinématographe et de l'affaire Dreyfus, disait-il à 100 ans à A. Gnoli et F. Volpi (cf. les références en Bibliographie indicative).

est décédé le 17 février 1998 à Riedlingen. Esthète⁴ à l'énergie et à la longévité exceptionnelles, soldat, littéraire, aventurier, voyageur, entomologiste, adepte des expériences existentielles et spirituelles les plus intenses⁵, il a traversé tout le XXème siècle. Engagé dans la Légion étrangère à 18 ans, il part pour l'Algérie, mais son père le convainc de revenir ; membre de troupes de choc en 1914-1918⁶, puis officier dans la *Reichswehr* jusqu'en août 1923⁷ ; il entame des études de sciences naturelles et de philosophie à Leipzig jusqu'en juin 1926, puis il s'installe à son compte comme écrivain et journaliste politique (*Standarte, Arminius, Vormarsch, Kommenden, Widerstand*) ; devenu mondialement célèbre après la publication d'*Orages d'acier* (à compte d'auteur !) en 1920⁸, il est l'une des figures de la « Révolution conservatrice » allemande⁹ ; mais il se tient éloigné de la vie politique après l'accession d'Hitler au pouvoir, puis il devient un opposant au régime sous l'aspect d'un « exil intérieur » ; mobilisé le 30 août 1939 dans la *Wehrmacht* avec le grade de capitaine, il participe à la campagne de France en mai-juin 1940, puis il est officier d'occupation à Paris jusqu'en août 1944, excepté un séjour dans le Caucase fin novembre 1942-début janvier 1943 ; son poste à Paris le met au coeur des tensions entre le commandement de la *Heeres* (l'armée de terre) et les services du NSDAP (entre l'aristocratie militaire et la démocratie plébiscitaire, écrit-il dans son *Journal* du 27 mars 1944) ; proche de Rommel et des conjurés du 20 juillet 1944, il est démobilisé et il rentre en Allemagne fin août 1944¹⁰ ; il se retrouve à la tête d'un groupe local du *Volkssturm* en avril 1945 ; après la capitulation, il est interdit de publication¹¹ pendant quatre années à cause de son refus de se soumettre aux procédures de dénazification des autorités américaines (son refus de remplir le fameux « questionnaire »)¹² ; jusqu'à sa mort, il vit à Wilflingen¹³, village de Bade-Wurtemberg, et il voyage à travers le monde, notamment pour assouvir sa passion de l'entomologie¹⁴ ; il est écrivain¹⁵ et témoin de son temps (décoré et honoré par les grands d'Europe, notamment Helmut Kohl et François Mitterrand, son centième anniversaire en 1995 marquant le pinacle)¹⁶.

4 « *Ethique et esthétique se rencontrent et se touchent au moins sur un point : ce qui est vraiment beau est obligatoirement éthique, et ce qui est réellement éthique est obligatoirement beau* », déclarait-il à A. Gnoli et F. Volpi.

5 Il a consacré un livre à l'ivresse, celle donnée par les boissons ou les drogues, aboutissant à une modification de la perception des sens et du rapport au temps (*Approches. Drogues et ivresse*).

6 Il est décoré de l'ordre *Pour le mérite* en 1918, la plus haute distinction militaire allemande, dont il sera le chancelier en 1975 et le dernier titulaire après 1984. A sa mort en 1998, ce fut la première fois, depuis que l'Ordre avait été fondé par Frédéric le Grand, qu'aucun autre chevalier ne suivit le cercueil de son compagnon. Avec Jünger, s'achève définitivement l'épopée de la Prusse militaire, l'Ordre ayant été aboli par la République de Bonn.

7 Il rédige le nouveau règlement de l'infanterie.

8 Son livre le plus connu, « *le plus beau livre de guerre que j'ai lu* », disait André Gide.

9 Cf. Armin Mohler : *La Révolution conservatrice en Allemagne, 1918-1932*, Puisseaux, Pardès, 1993 (1950) ; Louis Dupeux : *La « Révolution conservatrice » dans l'Allemagne de Weimar*, Paris, Kimé, 1992 ; Stefan Breuer : *Anatomie de la Révolution conservatrice*, Paris, MSH, 1996 (1993).

10 Le 29 novembre 1944, son fils aîné, Ernstel, âgé de 18 ans, meurt d'une balle dans la tête en Italie centrale, dans les carrières de marbre de Carrare. Dans son *Journal de guerre*, il écrit, le 13 janvier 1945, deux jours après avoir appris la nouvelle : « *depuis l'enfance, il s'appliquait à suivre son père. Et voici que, du premier coup, il fait mieux que lui, le dépasse infiniment* ».

11 Comme Carl Schmitt et Martin Heidegger.

12 Cf. Ernst von Salomon : *Le questionnaire [Die Fragebogen]*, Paris, Gallimard, 1993 (1951), préf. J. Rovin.

13 Il se trouve que la maison où il loge avait pour propriétaire un cousin du comte Stauffenberg, l'homme de l'attentat du 20 juillet 1944, et qu'elle avait été occupée par Pierre Laval lorsque le gouvernement de Vichy s'était replié à Sigmaringen. L'autre coïncidence fameuse est la mort du fils de l'auteur des *Falaises de marbre* dans les carrières de marbre de Carrare.

14 Objet du livre *Chasses subtiles*. Il existe un Prix Ernst Jünger, récompensant les travaux de recherche en entomologie.

15 Titulaire du Prix Goethe en 1982, la plus haute distinction littéraire allemande.

16 Le 29 mars, le Président de la République fédérale, Roman Herzog, le Chancelier Kohl et le ministre-président du Bade-Wurtemberg, Erwin Teufel, lui rendent visite à Wilflingen.

De 1919 à 1932, des *Orages d'acier* au *Travailleur* en passant par *Die totale mobilmachung* (un article) et par *Krieg und Krieger* (ouvrage collectif qu'il dirige), se déploie l'oeuvre du premier Jünger : son « Ancien Testament ». Soldat devenu Militant, il célèbre la puissance que confère la technique ; il maintient les valeurs héroïques dans l'Etat moderne (sous l'aspect du « travail », pas seulement de la guerre) ; il promeut un nationalisme révolutionnaire, anti-Weimar, anti-Versailles et anti-Genève, fondé sur la « communauté du front », celle-ci devant permettre de dépasser le clivage des classes, des confessions et des partis (« l'esprit soldatique »)¹⁷. A partir de 1933, arrive le « Nouveau Testament ». Ernst Jünger refuse d'adhérer au régime ; il y voit une perversion des valeurs nationales et martiales. Il quitte Berlin pour se retirer à la campagne (à Überlingen puis à Kirchhorst). En 1939, il publie son roman le plus célèbre : *Sur les falaises de marbre*, qui est une dénonciation du totalitarisme. Il est inquiété par la police, mais il échappera à toute sanction du fait de l'admiration qu'éprouve Hitler à l'égard du héros de la Première Guerre mondiale. Tout en cultivant la fidélité à la patrie, Jünger devient pacifique, européen et chrétien : il entend préserver la culture européenne face à la mécanisation et à la massification, dont relèvent aussi bien le nazisme que le bolchevisme ou l'américanisme¹⁸. *La Paix* est l'ouvrage (dont le titre initial était *L'Appel*) qui couronne le retour au christianisme¹⁹. Rédigé entre 1942 et 1944, il propose une paix dans laquelle il y aurait réconciliation des soldats d'abord, des peuples ensuite, avènement d'une communauté européenne enfin²⁰. Jünger misait -de manière totalement idéaliste- sur l'esprit de chevalerie : le respect entre ennemis²¹ ayant connu la même expérience existentielle du combat. Après 1950, Jünger cultive l'individualisme aristocratique, en créant -et en incarnant- la figure du Rebelle (le proscrit) et celle de l'Anarque (le retiré), l'individu qui se ressource à la campagne (la forêt comme refuge), qui examine cliniquement l'évolution de la société et lui résiste, qui préserve sa liberté intérieure et son indépendance de jugement - dans une société d'insectes²².

2 De la guerre à la paix : vers la fédération européenne

Heurs et malheurs d'un guerrier : ce titre emprunté à un livre de George Dumézil reflète la destinée d'Ernst Jünger. Celui-ci passe de la *Kriegsideologie* à la *Friedensforschung*, parce

17 Pour Jünger, le grand clivage n'est pas ami-ennemi (Schmitt), mais combattants-non combattants, « ceux du front », « ceux de l'arrière ».

18 Toute la misère de notre époque « a commencé par l'exécution de Louis XVI », écrivait Jünger dans son *Journal* le 5 novembre 1945.

19 Protestant, Jünger se convertira au catholicisme le 26 septembre 1996.

20 « Nous sommes maintenant à l'échelle des vastes rassemblements... *Le nationalisme, c'est fini* », dit-il en 1947 dans une interview au *Figaro littéraire*.

21 « *Qu'on puisse respecter l'adversaire alors même qu'on se bat* », écrivait-il en 1922.

22 Jünger était francophone et francophile. Son oeuvre a été intégralement traduite en français. Outre les romans, elle se compose de journaux : le *Journal de guerre 1939-1948*, *Soixante-dix s'efface 1965-1970*, *1971-1980*, *1981-1985*, *1986-1990*, *1991-1996*, de récits : *Orages d'acier*, *La guerre comme expérience intérieure*, *Lieutenant Sturm*, *Le boqueteau 125*, *Feu et sang*, *Le coeur aventureux*, *Jeux africains*, *Voyage atlantique*, *Chasses subtiles*, *Approches*, *drogues et ivresse*, *Graffiti/Frontalières*, *Le contemplateur solitaire* (recueil), d'essais : *Le travailleur*, *Feu et mouvement*, *La paix*, *Passage de la ligne*, *Le traité du rebelle ou le recours aux forêts*, *Polarisations*, *Le traité du sablier*, *Le noeud gordien*, *L'Etat universel*, *Le mur du temps*, *Sauts de temps*, *Type*, *Nom*, *Figure*, *Rivarol et autres essais*, *L'auteur et l'écriture*, *Les ciseaux*, *Sur la douleur*. Du vivant de l'auteur ont été publiées successivement deux éditions générales de ses oeuvres : la première en 10 volumes de 1960 à 1965 chez Ernst Klett (*Gesammelte Werke*), la seconde en 18 volumes de 1978 à 1983 chez Klett-Cotta (*Samtliche Werke*), auxquelles s'ajoute l'édition des articles politiques publiés entre 1920 et 1933 : *Politisch Publizistik* chez Klett-Cotta en 2002, sous la direction de S.O. Berggötz. Les *Journaux de guerre*, t.1 1914-1918, t.2 1939-1948, ont été publiés en français dans la collection Bibliothèque de la Pléiade en 2008. La correspondance Jünger-Heidegger 1949-1975 a été publiée chez Christian Bourgois en 2010.

que la guerre, n'étant plus un combat entre combattants, n'est plus source de valeurs (héroïques), mais pure et simple destruction, déplore-t-il²³. De la Première à la Seconde Guerres mondiales, *la distinction de l'ennemi en armes et de l'ennemi désarmé* -celui-ci bénéficiant de l'immunité, à la différence de celui-là- *a tendu à disparaître*, et avec elle la distinction du soldat et de l'assassin. D'où la crise de l'institution militaire. Parallèlement, le travail et la technique transforment irrémédiablement l'ancienne culture européenne et poussent au rassemblement des peuples européens. La guerre accélère le mouvement de la mécanisation et de la massification, ainsi que la montée de l'Amérique ou de la Russie soviétique et le déclin des nations européennes. L'instauration de la paix doit -devrait-permettre d'unifier l'Europe²⁴ et d'y restaurer le christianisme, soit l'affirmation d'un pôle spirituel dans l'univers technique, aussi bien face au soviétisme qu'à l'américanisme (« *l'homme ne demande qu'à croire, et ceux qui le mèneront de l'absurde à la vérité n'auront pas à le regretter* »).

A L'axiologie de la guerre

Ernst Jünger fut le guerrier-écrivain du XXème siècle : un intellectuel doué pour la guerre, un soldat doué pour l'écriture. Volontaire en août 1914, quatorze fois blessé²⁵, élevé au grade de lieutenant, il sera décoré de l'Ordre *Pour le mérite* le 22 septembre 1918²⁶.

Dans ses premiers livres, publiés en 1920-1925²⁷ sur la base de ses (seize) carnets de guerre (il prit des notes tout au long des hostilités), il raconte son expérience de soldat puis d'officier du front. *Orages d'acier* est présenté comme ayant valeur de monuments aux morts²⁸. En même temps qu'ils décrivent la guerre²⁹, ces ouvrages veulent donner un sens à la guerre, plus

23 « *Dans la première (guerre mondiale), je m'identifiais aux idéaux qui l'avaient déchainée..., durant la seconde..., en revanche, la réalité qui comptait pour moi était autre par rapport aux évènements* », déclare-t-il à A. Gnoli et F. Volpi.

24 « *Ni la solution atlantique ni la solution orientale ne peuvent amener une détente ; elle ne peut venir que d'une troisième possibilité... : l'union des Etats nationaux pour faire l'Europe. Autrement dit, il faut créer le troisième partenaire sur le territoire duquel se rencontreront et s'ajusteront non seulement les intérêts, mais également les principes de l'Est et de l'Ouest. C'est aussi l'unique espoir de voir l'antique culture renaître de ses blessures. Seule, l'Europe peut être médiatrice. C'est la seule voie, l'ultime chance de guérison de l'Allemagne qui ne ressuscitera jamais plus sous la forme d'un Etat national* », écrit Jünger dans la préface de son *Journal* en 1951.

25 « *Cinq balles de fusil, deux éclats d'obus, une balle de shrapnell, quatre éclats de grenade et deux éclats de balles de fusil, qui m'avaient laissé... une somme exacte de vingt cicatrices* ».

26 Fondé en 1740 par Frédéric II de Prusse, uniquement décerné à titre militaire de 1810 à 1918, l'Ordre n'a été accordé qu'à quatorze lieutenants lors de la Première Guerre mondiale, dont le futur maréchal Rommel. En 1934, Jünger racontera l'atmosphère d'août 1914 et le déroulement de son engagement au 73ème régiment d'infanterie : l'inquiétude qu'une victoire rapide le frustre de la participation à la guerre (« *nous voulions nous aussi entendre siffler les balles et vivre ces instants que l'on peut qualifier de véritable baptême viril* ») ; l'ordre d'incorporation le 6 octobre ; les classes (« *je fis connaissance avec la discipline prussienne en me heurtant d'abord violemment à ses arêtes et à ses angles, bien que je lui sois redevable de bien plus qu'à tous les maîtres d'école et à tous les livres du monde* ») ; le départ au front le 27 décembre. Hanovrien, Jünger a servi dans l'armée prussienne. Rappelons que dans le *Reich* bismarckien puis wilhelminien, il existait quatre armées : la prussienne, de très loin la plus importante puisqu'elle incluait les contingents des Etats de l'Allemagne du Nord, la badoise, la wurtembergeoise et la bavaroise. C'est la Constitution de Weimar en 1919 qui créera une force armée allemande, la *Reichswehr* (armée de métier), devenue la *Wehrmacht* en 1935 (armée de conscription).

27 *Orages d'acier, La guerre [Kampf] comme expérience intérieure [Erlebnis], Le boqueteau 125, Feu et sang, Lieutenant Sturm*.

28 « *Puisse ce livre contribuer à donner une idée de ce que vous avez accompli ! Nous avons beaucoup perdu, peut-être tout perdu. Une chose nous reste : le souvenir qui vous rend honneur, le souvenir de la plus splendide armée qui porta jamais les armes, du plus gigantesque combat qui fut jamais livré* ».

29 « *Je connais la guerre, je la connais à fond et je n'ai jusqu'ici échappé à la mort que par une chance insensée* ».

précisément trouver un sens au sacrifice des soldats du front, après et malgré la défaite³⁰. Les soldats sont « *comme des amoureux qui ne jurent que par une seule bien-aimée, sans savoir qu'ils sont tous possédés par un amour unique* ». Cet amour, ils l'appellent « France » ou « Allemagne ». Jünger montre la préservation des valeurs héroïques dans le cadre de la guerre industrielle de masse prolongée. Dans la guerre moderne, écrit-il, l'homme ne doit pas tant tenir tête à l'homme (à l'ennemi) qu'au déchainement de forces techniques destructrices. Seul un certain type humain peut rester debout, survivre non seulement physiquement mais spirituellement, au milieu des épreuves où il est jeté : un type humain qui laisse derrière soi tout ce qui se rattache aux idées et aux sentiments de l'ère bourgeoise, un type humain capable d'un engagement absolu, aimant l'action, lucide, prêt à un élan élémentaire, sachant saisir un sens supérieur de l'existence dans l'union de la vie et du danger. Ce type humain est apparu chez ceux qui n'ont pas été brisés par l'expérience de la guerre moderne, mais qui en ont été, sur le plan de l'intériorité, les vainqueurs, par-delà l'opposition des fronts. Il en va en temps de paix comme en temps de guerre : il importe que l'homme ne soit pas détruit spirituellement par les forces mécaniques qu'il a créées et qui se retournent contre lui, entraînant massification, dépersonnalisation et nihilisme.

On ne trouve pas dans l'oeuvre du premier Jünger de réflexion stratégique, politique ou historiographique : c'est l'expérience de la guerre en tant que telle, en tant que combat mené par des combattants contre des combattants adverses, qui l'intéresse. Il célèbre « *l'amour de la vie et le mépris de la mort* », une vie plus intense, à la moralité complètement différente³¹. La guerre est une « *une nébuleuse de possibilités psychiques* ». Elle offre tout ce que l'on ne trouve plus dans la civilisation : le danger, l'intensité, la joie³². Les idéaux bourgeois, bonheur et tranquillité, se sont évanouis, de même que les idées morales du temps de paix : il était interdit de tuer, il devient obligatoire de tuer. Jünger a ainsi vécu une expérience existentielle, mystique, qui a transcendé sa personne. Il parle du « *langage sublime de la puissance* » et de « *l'arsenal fabuleux de la mort* ». Il décrit la montée au combat : « *c'était alors les meilleurs qui bondissaient de leurs abris, et c'est eux que broyait l'ouragan d'acier, tandis que sous terre, dans leurs galeries, les faibles tremblaient et honoraient le dicton : 'plutôt lâche que mort'* ». Il narre son « *dernier assaut* » à la mi-septembre 1918, lorsqu'il crut sa dernière heure arrivée³³. Mais il fut sauvé *in extremis*.

Jünger ne dissimule nullement le caractère technique, impersonnel, écrasant, de la guerre moderne (« *tout est objectif et fonctionnel* »). Mais il estime que la guerre ne peut rien contre l'individu, pour peu que l'individu consente à aimer les lois impitoyables de la guerre. Au moment où la guerre apparaît comme une immense industrie de destruction, où elle exige de

30 « *Qui meurt pour une erreur reste quand même un héros* ». « *L'engagement de la personne pèse plus lourd que toute ratiocination sur le bien et le mal* ». « *Chaque époque a ses aventures. Chaque époque a aussi une jeunesse qui aime l'aventure. C'est là que doit résider le sens de la vie* ».

31 « *Que l'on tue des hommes, cela n'est rien, il faut bien qu'ils meurent un jour* ». « *Nous voulons faire de notre perte une fête* ». « *Chacun doit mourir ; mais nous, nous voulons que la mort nous saisisse au moment où nous attaquons* ».

32 « *Tous les sentiments qui existent au monde, de la plus atroce douleur physique jusqu'à la suprême exultation de la victoire, s'y concentrent en une unité grondante, en un symbole foudroyant de la vie* ». « *Le sentiment aussi, dans l'ivresse de la mesure, a débordé les frontières des valeurs humaines : courage, pitié, angoisse -rien de cela n'existe plus* ».

33 « *Cette fois, mon compte était bon. A l'instant même où je me sentis atteint, je compris que la balle avait tranché la vie à sa racine. J'avais déjà senti la main de la mort -cette fois-ci, elle serrait plus fort et plus nettement. Tandis que je m'écroulais pesamment sur le sol de la tranchée, j'avais la certitude d'être irrévocablement perdu. Et, chose étrange, ce moment a été l'un des très rares dont je puisse dire qu'ils ont été vraiment heureux. Je compris dans cette seconde, comme à la lueur d'un éclair, ma vie, dans sa structure la plus secrète. Je ressentais une surprise incrédule de ce qu'elle dût se terminer en ce lieu précis, mais cette surprise était empreinte d'une grande gaieté* ».

l'homme qu'il devienne lui-même « *une espèce d'instrument de précision occupant sa place exacte dans un ensemble infiniment complexe* », il affirme que l'individu peut y trouver sa liberté intérieure³⁴, qui consiste à se dévouer à l'action guerrière pour l'Etat. « *Le combat n'est pas que destruction, il est aussi procréation* ». La machine de guerre elle-même est le produit d'une haute culture : elle est « *l'intelligence d'un peuple coulée en acier* ». « *Ce n'est plus le choc des différentes capacités individuelles, comme au temps des armes blanches, mais de deux organismes géants : capacité de production, niveau technique, industrie, réseau de chemins de fer : voilà les forces qui se font face, invisibles, derrière l'écran de la bataille* ». Le guerrier a cédé au soldat-citoyen et le soldat-citoyen, au soldat-travailleur. La guerre anonyme, quantitative, technologique³⁵ maintient cependant une catégorie qualitative : le membre des troupes d'assaut. D'autre part, elle scelle l'alliance de la technique et de la nature, du machinisme et des pulsions : pour survivre, le soldat, membre d'une énorme organisation, utilise son matériel, mais il se sert aussi de son corps, de ses sens, de ses instincts.

La grandeur du combattant apparaît dans sa disposition à l'engagement, à être capable de tenir, à surmonter la peur de mourir, non pas dans la cause qu'il sert. « *L'essentiel n'est pas ce pour quoi nous nous battons, c'est notre façon de nous battre* ». « *Le soldat, dans son rapport à la mort, dans le sacrifice de sa propre personne pour une idée, ignore à peu près tout des philosophes et de leurs valeurs. Mais en lui, en ses actes, la vie trouve une expression plus poignante et plus profonde qu'elle ne peut l'avoir dans aucun livre. Et toujours, de tout le non-sens d'un processus extérieur parfaitement insensé, ressort une vérité rayonnante : la mort pour une conviction est l'achèvement suprême. La cause n'y fait rien, tout est dans la conviction* ». La grandeur du combat implique le respect de l'ennemi, lui-même fondement de la solidarité et de la future réconciliation des combattants. Alors que Schmitt, soldat de l'arrière, retient la distinction ami-ennemi comme l'essence du politique, Jünger, soldat du front, retient la solidarité des combattants des deux camps. « *Le combat certes est sanctifié par la cause ; plus encore, la cause est sanctifiée par le combat. Sinon, comment respecter l'ennemi ? Le combat demeure une chose sainte, un jugement de Dieu entre deux idées. Notre nature profonde nous pousse à défendre notre cause avec toujours plus d'acharnement, de sorte que le combat est le dernier mot de notre raison. Tout, jusqu'au meilleur et au plus beau, exige d'être conquis de haute lutte. Qui creuse ainsi jusqu'aux racines du combat et vénère l'authentique esprit combattant, qu'il le vénère partout, même chez l'adversaire. Aussi la réconciliation après le combat devrait-elle rassembler d'abord les hommes du front. C'est en guerrier que j'écris cela : pourquoi ne tenterions-nous pas, nous autres guerriers, de nous trouver sur notre ligne à nous, celle de la bravoure ? Nous n'y saurions rencontrer pire insuccès que les hommes d'Etat, les artistes, les savants et les dévots sur la leur. N'avons-nous pas souvent serré les mains qui venaient de nous lancer des grenades, alors que ceux de l'arrière s'empêtraient toujours plus dans leur haine ? N'avons-*

34 « *Tout est clair et simple, mes droits et mes devoirs sont réglementés, je n'ai pas besoin de gagner de l'argent, on me fournit ce qu'il faut pour mon entretien ;... et surtout, à l'ombre de la mort, toutes les questions se résolvent dans une agréable insignifiance* ».

35 L'« *assujettissement brutal de la vie individuelle à une volonté sans réplique apparaissait avec une clarté cruelle. Le combat se déroulait à une échelle grandiose, auprès de quoi le destin d'un individu n'était rien. L'immensité et la mortelle solitude du champ de bataille, la distance où frappaient les armes d'acier et la concentration de tous les mouvements de troupes avaient posé sur les événements comme un masque de titan, impénétrable. On s'élançait vers la mort sans voir où l'on était ; on tombait sans savoir d'où le coup venait. Depuis longtemps le tir précis selon les règles de l'art, le feu direct des canons, et avec eux le charme du duel, avaient dû céder la place au feu massif des mitrailleuses et des concentrations d'artillerie. La décision se réduisait à un problème mathématique : celui qui pouvait déverser la plus grande quantité de projectiles sur une surface donnée tenait la victoire. Le combat n'était que le heurt brutal de deux masses, où production et matériel s'affrontaient en une lutte sanglante* ».

nous pas planté des croix sur les tombes de nos ennemis ? De la guerre, il en est comme des religions. L'humanité prie des dieux en grand nombre ; en chaque dieu la vérité s'exprime sous une forme particulière. C'est le guerrier qui va le plus loin dans l'engagement pour la cause ; nous l'avons démontré, nous, anciens combattants de toute la planète, chacun à sa place ».

B La recherche de la paix

Tout change de la Première à la Seconde Guerres mondiales, on le sait, chez Jünger. L'Allemagne est occupée après 1945, souligne-t-il néanmoins ; elle n'est pas « libérée »³⁶. Jünger dénonçait la persécution des Juifs pendant la guerre, de même que les bombardements aériens des villes. Après la guerre, il dénonce le traitement infligé aux Allemands par les Alliés³⁷. Jusqu'en mai 1944, l'espoir résidait dans l'élimination d'Hitler (mais Jünger n'y a jamais vraiment cru), puis une entente avec les Anglo-Américains, qui obligerait les Soviétiques à arrêter les hostilités³⁸. La réussite du débarquement de Normandie le 6 juin, l'échec de l'attentat contre Hitler le 20 juillet, le maintien de la « Grande Alliance » Est-Ouest, ont scellé le destin de l'Allemagne, c'est-à-dire sa *debellatio* et son partage en quatre zones d'administration, suivi par la création de deux Etats arrimés à chacun des deux camps de la Guerre froide. *La paix* est l'opuscule (« *un témoignage de bonne volonté, s'efforçant de passer par-dessus les frontières* ») qui aurait pu servir de document de base à la diplomatie allemande (« *le manifeste de politique extérieure d'une nouvelle Allemagne* », écrit A. Petitjean en introduction) si les conjurés militaires avaient pris le pouvoir à l'été 1944 (en l'occurrence contraire, *La paix* se trouvait privée de toute perspective concrète).

Dans la préface de janvier 1947, Jünger déclare : « *ces cinquante pages que j'ai écrites sur la paix m'ont donné plus de mal que les milliers que j'ai consacrées à la guerre* ». L'ouvrage s'ordonne en deux parties : « *la semence* », « *le fruit* », c'est-à-dire les sacrifices dus à la guerre, la réconciliation qu'exige la paix.

1) « *Cette guerre aura été la première oeuvre commune de l'humanité. La paix qui la terminera doit en être la seconde* ». « *Si la paix doit être une bénédiction pour tous, il faut qu'elle repose sur des bases... universelles..., donc sur des paroles de salut* ». Où résident les chances d'une telle paix ? Dans ce qu'il y a de plus noble dans l'homme. Ce qu'il y a de plus noble se trouve là où l'homme, sans penser à lui-même, se sacrifie pour autrui. « *Or il y a profusion de ce grain là* ». Partout dans le monde, des hommes et des femmes se sont levés, ont combattu, ont travaillé, ont souffert, sont morts, pour leur pays ou pour des idées. Il suffira que, de part et d'autre, on reconnaisse une telle grandeur (« *la gloire des martyrs* »). Mais la guerre mondiale n'a pas été qu'une guerre entre Etats et entre soldats ; elle a été aussi une guerre civile dans chaque Etat, une guerre de soldats à partisans³⁹. « *L'enjeu de ce combat dépassait... les frontières de la patrie. Dans cette guerre fratricide, se forgeait un sens*

36 « *L'Occupation... perdue* », écrit-il le 12 août 1958, elle « *fait partie des formes qui annoncent la perte de la souveraineté nationale* ».

37 « *Toujours plus bas. Les victimes de ces dernières années... n'en étaient pas moins, de l'autre côté du globe..., objets de pitié et d'amour. Ils avaient leurs défenseurs. Les anonymes sans nombre qui subissent aujourd'hui le même destin sont privés d'intercesseurs... Et là où un peu de leur souffrance arrive à filtrer..., elle provoque des sentiments de satisfaction démoniaque* » (*Journal*, 13 novembre 1945). « *L'anti-germanisme semble, de même que l'antisémitisme, être compris dans les postulats sentimentaux du monde entier : il n'a pas besoin de justification* » (20 novembre). « *Lorsque les hommes adultes sont tombés au combat, la terreur se répand sur ceux qui ne peuvent se défendre* » (12 août 1958).

38 Cf. le *Journal* du 27 mars 1944.

39 Entre résistants et collaborateurs, fascistes et antifascistes, communistes et anticommunistes...

nouveau de la Terre ». Beaucoup de militaires, mais plus encore, beaucoup de civils ont été tués ou ont disparu, y compris des civils inoffensifs. « *La tyrannie..., alliée à la technique, célébrait sans fins des noces sanglantes* ». Il faut donc que justice soit rendue aux victimes, aux victimes de la persécution et de la terreur (« *blanche* » ou « *rouge* »), et que les coupables soient punis (« *les maisons... restaient sans défense, livrées à la haine de classe et de race, à l'arbitraire pur et simple* ») ou du moins qu'ils rendent des comptes. Ce devoir intéresse au plus haut point les soldats : en effet, « *la protection du faible sans défense reste... le fleuron... de la chevalerie, et celui qui ne s'en orne pas ne saurait être un héros devant l'ennemi* ». La Première Guerre mondiale avait été une guerre entre soldats, même si l'arrière était mobilisé économiquement et moralement, affecté par les pénuries ; les fronts constituaient des murailles vivantes, empêchant, à l'Ouest, la conquête de la France par l'armée allemande ou l'invasion de l'Allemagne par les armées alliées. La Seconde a étendu la souffrance à chaque foyer, du fait de l'occupation et de la résistance à l'occupation, du mouvement des armées, des bombardements aériens, du déchainement des idéologies totalitaires...

2) Si tous ont participé aux sacrifices et aux souffrances, tous doivent bénéficier de la paix, autrement dit, « *cette guerre doit être gagnée par tous* »⁴⁰. Il y aura certes des vainqueurs et des vaincus, et les criminels devront être châtiés, ou du moins inquiétés. Mais la paix ne doit pas être une continuation de la guerre par d'autres moyens (« *pour gagner la guerre, on s'oppose ; pour gagner la paix, force est de s'entendre* »). Elle doit reposer sur des traités, conclus entre des peuples libres, et dont le contenu tranche les différends du passé mais aussi pose les plans d'avenir. A quoi reconnaît-on une guerre victorieuse ? Au renforcement de la patrie. Comment renforcer chaque patrie européenne, et en même temps asseoir une paix solide ? En fédérant les patries, en passant de « *la logique de la violence* » à « *la logique supérieure de l'alliance* », en créant la fédération européenne (« *voici ou jamais venue l'heure de la réunion, celle où l'Europe, se fondant sur le mariage de ses peuples, est en demeure de se donner... sa Constitution* »). C'était déjà le sens de la guerre que de répartir la Terre en grands espaces⁴¹, comme l'y poussent l'appareillage et l'organisation techniques. A Vienne en 1814 et à Paris en 1919, on a échoué à faire l'Europe, donc à asseoir la paix. Il faut désormais y parvenir : « *la Constitution européenne doit... assurer l'unification spatiale de l'Europe en sauvegardant la diversité de son histoire* ». En même temps, l'Europe, unie, échappera à la domination de l'Amérique et de la Russie soviétique. L'instauration de la paix passe aussi par le rétablissement du droit et la suppression de l'arbitraire (« *il faut que disparaissent... les domaines de la peur, où des hommes sont livrés sans droit ni jugement à toutes les entreprises sur leurs corps et leurs biens* ») ; c'est pourquoi il faut que justice soit rendue, « *par des tribunaux étrangers à la haine* » (« *eux seuls pourront distinguer entre le soldat et le bourreau..., entre celui qui comme adversaire... est digne d'estime et celui qui mérite la potence pour le sang innocent qu'il a répandu* »). Enfin, la paix ne sera pas fondée que sur la raison, mais sur la conviction de son caractère sacré, sur la restauration des repères moraux (« *depuis Copernic, l'homme, en même temps qu'il accédait aux secrets du monde, ouvrait les portes aux royaumes des démons, à une existence d'automates et d'insectes*) que le nihilisme avait dissous (il importe « *que la technique soit reléguée dans son domaine, loin des sources du bonheur, de l'amour et du salut* »), sur le retour de la piété⁴² sinon de la foi

40 « *Pour que cette guerre soit gagnée par tous, elle ne doit être perdue par personne... Faute d'être gagnée par tous, elle serait perdue par tous* ».

41 Jünger reprend la thèse de Schmitt (le *Grossraumordnung*).

42 « *Devant l'imminence du danger, chacun doit s'engager et confesser sa foi. Nous en sommes au point où -à défaut de foi- nous devons témoigner de piété* ».

(« la véritable défaite du nihilisme, condition de la paix, n'est possible qu'avec l'aide de l'Eglise »)⁴³.

La véritable paix demande du courage, concluait Jünger : d'abord maîtriser ses démons intérieurs (« pour aboutir, la lutte contre le nihilisme doit se poursuivre d'abord dans le cœur de chacun »), notamment l'esprit de vengeance et de prédation... On ne peut que le constater : il n'y a pas eu la paix juste, de réconciliation, qu'appelait Jünger, *la paix qui ne distinguerait pas entre fascistes et antifascistes* : il y a eu écrasement des vaincus, assimilés au Mal, par les vainqueurs, assimilés au Bien ; vengeance, y compris sous la forme de tribunaux partiels ; confiscation du pouvoir politique (au moins à l'Est par les partis communistes) ; division de l'Allemagne et du continent ; course aux armements. Bref, « l'esprit de discorde n'a fait que croître »⁴⁴. Cependant, Jünger s'en réjouirait, l'Europe s'est construite, du moins à l'Ouest ; Allemands et Français sont devenus amis, malgré la différence de statut politique et moral ; le communisme s'est finalement effondré, si bien que l'Allemagne et l'Europe ont pu se réunifier ; quelles que soient les difficultés, *l'amitié politique règne entre les Etats et les peuples du continent*. Le déploiement du travail et de la technique s'est poursuivi, créant une organisation économique à l'échelle du continent, base d'une fédération européenne, et à l'échelle du monde, annonçant « l'Etat universel ».

3 Le travail et la technique : « l'arrondissement » du monde

Au sein de la « Révolution conservatrice » allemande, la technique est envisagée alternativement de manière angoissée ou fascinée : la technique détruit la nature et les traditions ; la technique exalte la puissance humaine et la volonté de puissance, à preuve la « mobilisation totale » accomplie lors de la Grande Guerre, la guerre de masse et de matériel livrée par des armées industrielles de masse. La technique réalise la modernité ; mais d'un autre côté, elle crée une organisation si vaste, si complexe et si minutieuse qu'elle engendre « l'Etat total » (Schmitt), où tout n'est que discipline, antithèse de l'Etat libéral, où tout n'est qu'individualisme. « L'Etat total » est non seulement la condition de la puissance en politique étrangère -lui seul peut affronter la « guerre totale »- mais aussi la Figure politique adaptée à l'ère de la technique. A un monde nouveau matériellement, mécanisé, productiviste, collectivisé, il faut une mentalité nouvelle, qui ne peut être celle de l'individualisme libéral. Ernst Jünger en appelle donc au « réalisme héroïque », comme mentalité propre à « l'ère du Travailleur ». Chaque parcelle du monde est ou sera soumise au travail, c'est-à-dire à un processus d'exploitation ou d'utilisation, de fabrication ou d'organisation, de distribution ou de consommation. Mais à quelles fins ? Doivent subsister une personnalité et une spiritualité humaines. Les valeurs qu'il cherchait dans l'ère technique, le premier Jünger les trouvait dans le nationalisme : un nationalisme allemand qui se métamorphoserait en un « nationalisme européen ».

43 « La théologie, reine des sciences, doit attirer non seulement les cœurs les meilleurs, mais... les esprits les plus fins... Il ne s'agit plus de réfuter les résultats acquis par les sciences particulières, mais de leur retirer leur valeur absolue... Voilà pourquoi l'Etat doit accorder la primauté aux recherches et aux études théologiques, qui mènent à la découverte des valeurs les plus hautes... A la diversité des peuples... qui composent l'Europe, répond normalement une variété d'Eglises... La seule Eglise d'Etat possible en Europe est chrétienne... N'est-elle pas la grande réserve de la foi... ? Dans... les tourments du nihilisme, elle s'est révélée comme toujours capable d'assurer par millions le salut des âmes... La première tâche est de ramener à la morale chrétienne ces masses livrées... à l'anéantissement... Pour ces raisons, le traité de paix ne doit pas se présenter uniquement comme un traité de droit... international..., il lui faut en même temps instituer un synode. L'unité de l'Occident... doit aussi ressusciter dans l'Eglise ».

44 Cf. Keith Lowe : *L'Europe barbare, 1945-1950*, Paris, Perrin, 2013.

L'ouvrage de référence est *Le Travailleur*. Le point de départ est la croyance, lisible dans *La mobilisation totale*, que l'Allemagne a perdu la guerre parce qu'elle n'a pas su mobiliser des idées en phase avec l'esprit du temps, principalement, elle n'a pas su mettre de son côté l'idée du progrès. Le monde s'est coalisé contre l'Allemagne au nom du progrès vers la paix et la démocratie ; l'Allemagne n'opposait que sa devise (prussienne) : « Pour Dieu, le roi et la patrie ». Cette devise paraît en complet décalage avec l'évolution matérielle du monde, à savoir l'envahissement de toute la vie humaine par la technique et l'organisation technique. Pour rendre compte de cet envahissement, Jünger utilise la « Figure du Travailleur ». *Gestalt* est le concept (entre « l'idéaltype » wébérien et la « forme » platonicienne) qui permet d'appréhender une réalité existentielle en mettant en avant le type d'activité ou d'attitude qui caractérise centralement cette réalité. Philosophiquement, le Travailleur renvoie à Platon comme état, à Descartes comme programme, à Nietzsche comme Domination. Pour Jünger, le monde moderne, qu'il soit en paix ou en guerre, est dominé par le travail, c'est-à-dire par un processus planifié de transformation de l'univers naturel en univers artificiel, de construction d'un univers artificiel ou de renouvellement incessant de l'univers artificiel. *Le monde est un chantier permanent*. La Figure du Travailleur ne renvoie pas à une classe sociale : le prolétariat industriel n'est qu'une catégorie. Elle représente le stade contemporain de l'entreprise *prométhéenne* de l'homme de se rendre maître et possesseur de la Terre⁴⁵. Jünger voit ainsi dans le phénomène planétaire de la domination de la technique la ruine de la démocratie libérale et des valeurs individualistes. Quel type d'ordre politique émergera ? Le premier Jünger pensait à un Etat nationaliste, socialiste, autoritaire et disciplinaire (« l'Etat total » de Schmitt ou le « socialisme allemand » de Niekisch). Le second, à une gouvernance universelle et pacifique, organisant de manière coopérative le travail humain (à la manière d'Eric Weil).

Après 1945, l'heure n'est plus au *Machtsstaat*. Pour autant, la puissance humaine continue de s'étendre, dans tous les éléments, tous les espaces, dans l'infiniment petit et l'infiniment grand, dans le vivant (les biotechnologies), jusqu'à des technologies de modifications de l'environnement (les procédés mésologiques). Avec les moyens modernes de transports et de communications, de production et de destruction, « *l'homme tient le globe dans sa main comme une pomme* »⁴⁶. Certes, l'homme moderne ne connaît qu'une infime partie du cosmos, il n'a pas éradiqué toutes les maladies, il n'est pas à l'abri des calamités naturelles. Mais une très grande partie de la vie sur Terre est à la fois anthropocentrique et technomorphe : ce qui existe dans tout l'environnement est cultivé, élevé, pêché, extrait, transformé, produit, stocké, transporté, distribué, consommé, recyclé, brûlé, ou bien est observé, connu, réservé, numérisé. Bref, le monde est *arraisonné*. La technique, devenue un système universel automatisé et informatisé (Ellul), n'est plus l'outil de l'homme, mais sa demeure. Elle est devenue la *seconde nature* de l'homme. L'homme moderne est-il un « *dieu prothétique* » (Freud) ou un « *fonctionnaire de la technique* » (Heidegger) ? Quoi qu'il en soit, la technique unifie l'humanité, en la rassemblant dans les mêmes réseaux. Où trouver les valeurs qui donnent du sens à la vie ? S'agissant de l'Europe, le second Jünger se tournait vers le christianisme. En même temps, Jünger songea aussi à faire contrepoids à l'Etat bureaucratique et technocratique omniprésent : il élèvera la Figure du Rebelle puis celle de l'Anarque.

4 Du conflit Est-Ouest à « l'Etat universel »

45 Au risque de la détruire, ajouterons les écologistes.

46 *La paix*, p.77.

Orient et Occident représentaient l'opposition de la tradition et de la modernité chez René Guénon⁴⁷ ; chez Ernst Jünger, l'opposition du monde totalitaire (soviétique) et du monde libre (occidental), autrement dit, l'opposition du monde où la liberté individuelle (le droit subjectif) existe parce que l'individu existe (éthiquement, pas seulement zoologiquement) et celui où la liberté individuelle n'existe pas parce que l'individu n'existe pas. Le premier Jünger penchait pour l'alliance germano-russe face à l'Occident ; le second Jünger est résolument Occidental, même s'il n'est certainement pas un « démocrate libéral » ni un incondicional de l'Amérique. Comme dénouement du conflit Est-Ouest (de la bipolarité), Carl Schmitt envisageait les « grands espaces » (la multipolarité)⁴⁸, Ernst Jünger, « l'Etat universel » (l'unité) ; chez l'un, la fédération européenne était l'alternative à l'unité du monde, chez l'autre, elle en est une étape.

Dans le *Noeud gordien* (1953), Jünger expose la polarité de l'Est et de l'Ouest sous un angle mythique plus qu'historique - « *le mythe... va au fond des choses... plus précisément et plus essentiellement que l'histoire* ». La Guerre froide contemporaine n'est qu'un moment d'une dualité beaucoup plus ancienne, celle de l'Orient et de l'Occident, de l'Asie et de l'Europe. Cette dualité correspond à l'antinomie de la liberté et de l'arbitraire, de la personnalité et de la masse. En Occident, le prince règne sur des hommes libres, selon le droit ; c'est là sa limite et sa force. Sinon, c'est que nous sommes en Orient... Chez Guénon, l'opposition de l'Orient et de l'Occident correspondait à celle de deux *esprits* ; chez Jünger, elle correspond à celle de deux *régimes* ou de deux *ordres constitutionnels*. Par conséquent, si la modernisation de l'Orient supprime le contraste de l'Orient et de l'Occident, la libéralisation de l'Est supprimera le contraste de l'Est et de l'Ouest. Il y aura alors unification du monde, du moins unification de l'hémisphère nord. C'est ce qui se passe depuis 1990, en tout cas jusqu'aux limites de la CEI⁴⁹.

Au-delà de l'unité de l'Europe, Jünger pensait à *l'Etat universel*, dans son opuscule de 1960. L'unification du monde est pour lui un mouvement, qui correspond à la nature de l'homme moderne. Celui-ci n'est pas un être fixe, au repos, soumis à un quelconque déterminisme ; c'est un être mobile, libre, engagé dans/animé par des projets. Jünger croit en la mutation de l'homme. Le principal de ces projets est l'arrondissement du monde par le travail et la technique. Les Etats y participent, notamment les deux superpuissances, qui sont les deux seuls Etats exerçant une véritable souveraineté. L'obstacle des souverainetés a donc presque disparu. Le monde est partagé entre l'Est et l'Ouest, le monde des Etats mais aussi celui des sociétés, car la Guerre froide n'est pas qu'interétatique mais transnationale (« *les idées-forces d'une guerre civile à l'échelle planétaire érodent les contours de la politique nationale* »). L'opposition de la liberté et du totalitarisme est réelle. Mais en même temps, les deux superpuissances se ressemblent par et dans leur modernité revendiquée, celle-ci ayant deux faces, libérale et marxiste. Par cette convergence dans la technocratie⁵⁰, « *l'unité se dévoile* ». Cette unité n'est pas un but prescrit par la raison et la morale - Jünger ne fait pas dans le normatif (kantien) mais uniquement dans le prospectif (nietzschéen). Ladite unité est un événement en marche, qui est annoncé par les moyens de transport et de communication en général, par la navigation aérienne et aérospatiale en particulier. Un même style technique

47 Cf. *Orient et Occident*, Paris, G. Trédaniel/La Maisnie, 1987 (1924) ; *La crise du monde moderne*, Paris, Gallimard, 1994 (1927) ; *Le règne de la quantité et les signes des temps*, Paris, Gallimard, 2001 (1945).

48 Cf. les textes sur « L'unité du monde » (1951, 1952), in *Du politique. « Légalité et légitimité » et autres essais*, Puiseaux, Pardès, 1990, préf. A. de Benoist.

49 La Communauté des Etats indépendants, qui a remplacé l'URSS.

50 « *La similitude des partenaires gigantesques qui s'approprient, à défaut des territoires, des parties de la souveraineté des Etats historiques - cette ressemblance donne à penser qu'il s'agit là de modèles ou, pour mieux dire, de moules : les deux moitiés du moule dans lequel sera coulé l'Etat universel* ».

s'impose sur toute la planète (« *la figure du Travailleur est plus forte que... la dernière des grandes oppositions : celle de l'Est et de l'Ouest* »). Simplement, le mouvement de la mondialisation est encore à la recherche d'un centre : Washington ou Moscou ? On connaît la réponse depuis 1991. Il est possible de rétorquer, avec Schmitt, que la multipolarité l'emporte sur l'unipolarité ; sans ou contre Schmitt, que la mondialisation n'a pas besoin de centre. Ainsi, en 1995, Jünger déclare que « *l'Etat universel... entérinera sur le plan politique la globalisation que la technique et l'économie... ont déjà entamée* ». A ce moment, concluait-il en 1960, l'organisme (l'espèce humaine) aura trouvé son organisation (l'Etat universel)⁵¹. Celle-ci étouffera-t-elle la liberté individuelle ? On sait que Jünger, face au Léviathan, élève les Figures du Rebelle et de l'Anarque...

Bibliographie indicative

Ernst Jünger : *La guerre comme expérience intérieure*, Paris, Ch. Bourgois, 1997 (1922), préf. A. Glucksmann ; *Le travailleur*, Paris, Ch. Bourgois, 1989 (1932) ; *La paix*, Paris, La Table Ronde, 2012 (1945) ; *Le noeud gordien*, Paris, Ch. Bourgois, 1970 (1953) ; *L'Etat universel* (1960) suivi de *La mobilisation totale* (1930), Paris, Gallimard, 1990 ; *Les prochains titans*, entretiens avec Antonio Gnoli et Franco Volpi, Paris, Grasset, 1998

Alain de Benoist : *Ernst Jünger. Une bio-bibliographie*, Paris, G. Trédaniel, 1997. Isabelle Grazioli-Rozet : *Ernst Jünger*, Puiseaux, Pardès, 2007, coll. « Qui suis-je ? ». Frédéric de Towarnicki : *Ernst Jünger. Récit d'un passeur de siècle*, Monaco, Rocher, 2000. Julien Hervier : *Ernst Jünger. Dans les tempêtes du siècle*, Paris, Fayard, 2014. Danièle Beltran-Vidal : *Chaos et renaissance dans l'oeuvre d'Ernst Jünger*, Berne, P. Lang, 1995. Jean-Luc Evard : *Ernst Jünger. Autorité et domination*, Paris/Tel Aviv, L'Eclat, 2004. *Nouvelle Ecole* n°48 : *Ernst Jünger*, année 1996. *Ernst Jünger*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2000, coll. « Les Dossiers H ». *Les carnets Ernst Jünger*, publication annuelle du Centre de Recherche et de Documentation Ernst Jünger (CERDEJ), Montpellier, animé par D. Beltran-Vidal

51 « *En accédant à sa grandeur finale, l'Etat n'acquiert pas seulement son extension maximale, mais, en même temps, une qualité nouvelle. Il cesse d'être un Etat, au sens historique du terme. Il s'approche ainsi des utopies des anarchistes... La forme de l'Etat... est modelée par le fait qu'il existe d'autres Etats. Elle est déterminée par le pluralisme. Ce n'a pas toujours été vrai, ni, espérons-le, ne le sera toujours. Quand l'Etat, sur terre, était... insulaire..., les armées étaient inutiles... Le même phénomène doit se reproduire là où l'Etat devient unique, mettant un point final à l'évolution. Alors, l'organisme humain pourrait, libéré du joug de l'organisation, apparaître sous une forme plus pure, comme une épiphanie de l'homme* ». Lors de ses entretiens avec A. Gnoli et F. Volpi, Jünger cita le livre de Schmitt (1916) sur *L'aurore boréale* de Theodor Däubler, grand poème gnostique selon lequel la terre, en se détachant du soleil, s'est éloignée de la lumière ; or, c'est de la terre que naît l'homme, dont l'histoire est un retour à la lumière.